



Maintenant, elle se trouvait dans un compartiment avec les cinq jeunes filles. (Page 1418).

C. I.

LIVRAISON 189.

Lucie était toute tremblante et elle n'eut pas la force de répondre.

Le fonctionnaire reprit avec un air malveillant et sarcastique :

— Vous feriez mieux de vous tenir tranquille au lieu de faire des histoires !... Après toute l'indignation de la foule était assez justifiée...

— Justifiée ?... Non seulement elle n'était pas justifiée, mais elle n'était même pas spontanée...

C'est une manœuvre de nos ennemis pour nous faire peur... On ne veut pas que le peuple sache qui est le vrai coupable... Mais un jour viendra où ceux-là même qui lèvent la main contre nous aujourd'hui se soulèveront contre les infâmes qui ont commis une semblable injustice !

Le fonctionnaire haussa les épaules.

— Vous pouvez en croire ce que vous voulez, fit-il. Nous autres, nous sommes d'une opinion contraire... Je vous conseille de ne vous montrer que le moins possible en public si vous voulez éviter des ennemis à l'avenir...

Lucie aurait voulu répondre énergiquement mais elle se sentait trop lasse et elle n'avait plus la force de se défendre.

Sans ajouter un mot, elle sortit du commissariat et retourna chez elle.



CHAPITRE CCXI.

MAINTENANT OU JAMAIS !

Le légionnaire Haug avait terminé son service de garde et il se reposait, étendu sur le bas-flanc du poste de la caserne, à côté de son camarade. Il se sentait très fatigué après être resté deux heures debout sous un soleil ardent.

Il songeait au projet de fuite qu'il avait combiné de concert avec Luders et qui était sur le point d'être mis à exécution.

C'était une entreprise audacieuse et qui présentait peut-être quatre-vingt-dix chances sur cent de se terminer par une tragédie.

Le trajet le long du fleuve Maroni jusqu'à la frontière de la colonie Hollandaise n'était pas bien long, mais il était parsemé de périls de toute espèce.

L'on pouvait aussi faire le voyage par mer, en longeant la côte, à condition d'avoir un vent favorable et un bon canot.. Tai-Fung aurait pu procurer le canot et l'on pouvait attendre le vent favorable... Mais il aurait fallu aussi pouvoir s'embarquer sans que personne ne s'en aperçoive.

Il surgissait toujours des « mais » et, de quelque côte que l'on se tourne il fallait s'attendre à toute espèce d'imprévus peu rassurants.

Et si l'on se faisait prendre !

Haug n'osait même pas penser aux conséquences d'une telle éventualité.

Cela représenterait au moins vingt ans de bagne, c'est-à-dire la mort à peu près certaine, car il est bien rare qu'un être humain puisse survivre à une peine aussi dure et aussi longue.

Mais, par contre, comment avoir la patience de supporter encore cette vie pendant plus de quatre ans ? Les deux hommes étaient impatients de retourner chez eux, de revoir leur pays et leur famille.

Haug pensait à sa mère.

Soudain, il sentit une main se poser sur son épaule et il tressaillit.

Relevant la tête, il vit Luders qui le regardait fixement.

A en juger par l'expression du visage de son camarade, il comprit tout de suite que quelque chose d'extraordinaire devait être arrivé. Mais comme il ne pouvait rien lui demander en présence de ses camarades, il se leva.

— Tu viens prendre un verre avec moi, Haug ? demanda Luders.

Haug se tourna vers le caporal et lui demanda la permission de s'absenter pendant une heure.

— Bien, allez, répondit le gradé. — Mais ne restez pas plus longtemps, autrement vous me feriez avoir des ennuis.

Haug remercia et sortit avec son camarade.

Quelques instants plus tard, les deux hommes pénétraient dans une taverne voisine et s'asseyaient dans un coin de la salle, commandant un litre de vin rouge.

Après avoir bu le premier verre et s'être assuré de ne que personne ne pouvait les entendre, Haug demanda :

— Eh bien, Luders ? A quel point en sommes nous ?

— Ça va plutôt mal, répondit l'autre. — Nous allons devoir agir en hâte..

— Pourquoi ?

Luders se mit alors à raconter la scène qui venait de se dérouler entre lui et le Chinois.

Quand il eut terminé, il gronda entre ses dents :

— Le bandit... Il voulait nous trahir !

— Tu aurais du lui tordre le cou, répondit Haug, indigné.

— J'en avais grande envie, mais ce n'est jamais une bonne affaire que de commettre un meurtre...

— Et maintenant ?... Qu'allons-nous faire ?

— Il va falloir que nous prenions la fuite en toute hâte...

— Prendre la fuite ?

— Evidemment... Il faut que nous partions ce soir même, parce que, demain matin, on pourrait s'inquiéter de ne pas voir le Chinois et forcer la porte de la taverne. Il ne manquerait certainement pas de porter plainte contre moi.. Il ne nous reste donc qu'à partir au plus vite...

— Mais comment pourrons-nous nous en aller sans aide ?

— Nous tâcherons de nous procurer nous mêmes tout ce qui nous sera nécessaire...

— Moi, je dois encore retourner au poste, parce que je suis encore de garde...

— Je m'occuperai de tout... Je me procurerai un carot, des vivres et des munitions...

Haug demeura silencieux durant quelques instants puis il murmura :

— C'est une entreprise terriblement hasardeuse !

Qu'importe, puisque, de toute façon nous n'avons pas le choix !

Haug comprit que son compagnon était fermement décidé et il ne tenta pas de le dissuader.

— Alors ?... Demanda Luders. — Viens-tu avec moi, oui ou non ?

— Je t'ai déjà dit que je partirais avec toi et je ne veux pas revenir sur ma parole...

— Eh bien, c'est entendu... Ce sera donc pour cette nuit...

— Je crois que le mieux serai d'attendre la première relève du matin, dit Luders, — entre trois et quatre heures...

— A cette heure-là, c'est moi qui serait de garde...

— Tant mieux... Tous les autres seront profondément endormis et tu pourras t'éloigner sans attirer l'attention de personne...

— En effet... Et où nous retrouverons-nous ?

— Je viendrai te chercher moi-même, parce que ie ne sais pas encore où nous trouverons le canot...

— Compris.. Et n'oublie pas les vêtements...

— Sois tranquille.. Je penserai à tout...

Les deux hommes restèrent encore un moment silencieux, absorbés chacun dans ses pensées. Luders paraissait avoir une grande confiance dans l'heureuse issue de l'entreprise, tandis que Haug semblait plus inquiet. Il jouait nerveusement avec son verre et tenait son regard fixé au loin.

Soudain il laissa échapper un profond soupir.

Luders se mit à le regarder avec étonnement.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas... Je ne me sens pas tranquille... J'ai le pressentiment de ce que cette histoire-là va mal finir...

Luders eut un geste insouciant.

— Qu'elle idée ! s'exclama-t-il. Il suffira d'avoir du courage pour que ça réussisse certainement... Il faut surtout ne pas avoir peur. Ce serai vraiment ridicule si deux gaillards comme nous n'arrivaient pas, à ce sauver.

— Sans doute mais...

— Si tu commences avec des « mais » nous n'en finirons plus... Il vaut mieux que tu reste ici et que je parte seul...

— Je t'ai déjà dit que je n'avais pas l'intention de revenir sur ma parole, s'exclama Haug, piqué dans son amour propre.

— Alors, il ne faut pas avoir peur, car bien souvent, c'est la crainte seule qui attire le danger.....

Les deux hommes vidèrent leurs verres et Haug acheta encore un litre du même vin pour le caporal ; puis tous deux sortirent du cabaret.

Devant la caserne, ils se séparèrent.

— Alors ?..... Nous sommes d'accord ? demanda encore une fois Haug.

— Oui..... Viens me chercher....

Et ils se serrèrent la main.

— Ne dis rien à personne n'est-ce pas ?

— Sois tranquille.....

.....

Quand Luders fut de nouveau seul, il se mit à réfléchir.

De quel côté devait-il se diriger ?... Où allait-il pouvoir se procurer un canot ?

Il se souvint d'un ancien forçat libéré qui tenait un commerce de bric-à-brac dans la cave d'une vieille maison.

Cet homme avait de nombreuses relations et, avec un peu d'argent, il y aurait sans doute moyen de s'arran-

ger avec lui pour obtenir tout ce qui serait nécessaire pour fuir. En tout cas, on pouvait compter sur sa discrétion qui avait été souvent mise à l'épreuve. Celui-là ne trahirait certainement pas.

Un quart d'heure plus tard, Luders pénétrait dans l'antre du personnage.

— Bonjour, Coutelier, lui dit-il, en lui tendant la main.

L'ex-forçat Coutelier se leva du matelas sur lequel il était à demi étendu et se porta à la rencontre du légionnaire.

— Bonjour, Luders, répondit-il. Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ?

— J'ai à vous parler.....

— Je vous écoute.....

— Bien, mais il faut que personne ne puisse nous entendre.....

Coutelier fronça les sourcils.

— S'agit-il donc d'un si terrible secret ? demanda-t'il.

— Il s'agit de choses au sujet desquelles il convient de garder une discrétion absolue.....

— Alors, venez dans la cave....

— Dans la cave ? répéta Luders avec étonnement. Il existe donc encore une cave au dessous de celle-ci ?

— L'ex-détenu sourit.

— Il y en a encore deux, répondit-il. Venez.....

Ce disant, il souleva une trappe qui s'ouvrait dans le sol et il fit signe à Luders de descendre le premier. Puis il descendit également, tenant une bougie à la main et il referma la trappe.

Arrivé en bas du petit escalier, Luders se mit à regarder autour de lui avec curiosité. La cave où il venait de descendre était remplie d'objets de toute espèce, les plus divers et les plus hétéroclites, mais surtout des malles, des caisses et des sacs.

— Vous voyez, lui dit Coutelier avec un air de satisfaction, — il y en a un peu pour tous les goûts ici. Et ce sont de belles marchandises !

— Comment avez-vous donc fait pour vous procurer tout cela ?

— Vous savez bien que les matelots ont souvent besoin d'argent..... Et alors, ils cherchent toujours à vendre quelque chose... De cette façon, on peut souvent faire de très bonnes affaires.....

— Et vous arrivez à revendre tout cela ?

— Certainement.....

— A qui ?

— A des gens comme vous.....

Luders regarda l'ancien forçat avec un air étonné. Coutelier aurait-il deviné ce qu'il avait l'intention de faire ?

L'homme se mit à rire.

— Comment pouvez-vous savoir ? fit le légionnaire.

— Ce n'est pas bien difficile à deviner... Vous venez me voir avec des airs mystérieux et vous demandez à me parler en secret... Et quelle espèce de secret un légionnaire pourrait-il avoir si ce n'est qu'il s'apprête à prendre la fuite ?

Luders le regardait avec un air incertain. Pouvait-il réellement avoir confiance en cet homme ?

Coutelier parut deviner la pensée du légionnaire et il lui dit sur un ton confidentiel :

— Ce n'est pas la première fois que l'on vient faire appel à moi pour une affaire de ce genre... Ne craignez rien, je ne vous trahirai pas... La discrétion est la principale de mes nombreuses vertus... Dites-moi quand vous avez l'intention de prendre la fuite et quelle voie vous comptez prendre.....

— Nous sommes à deux et nous voulons partir en canot... Et il faut que ce soit cette nuit-même.....

— Vous êtes donc si pressés que ça ?

— Très pressés.....

— Bien... C'est votre affaire et ça ne me regarde pas.

Donc, d'abord et avant tout, il vous faut un canot ?

— Oui... En avez-vous un ?

— Avant de vous répondre il faut que je vous pose une autre question... Avez-vous de l'argent ?

— Oui...

— Alors, j'ai tout ce qu'il vous faut... Je peux vous procurer un canot dans deux heures.

— Et des vêtements...

— J'ai des vêtements de toute espèce à vendre..... Vous n'aurez qu'à faire votre choix... Mais je vous préviens que tout est assez cher.

— Ça ne fait rien... Je paierai ce qu'il faudra... Coutelier réfléchit un moment, puis il dit :

— Ecoutez... Je vais vous faire un prix à forfait : Quinze cents francs pour l'équipement complet de votre expédition... Tout ce dont vous aurez besoin...

— Soit, répondit Luders sans hésiter. J'accepte.

— Bien... Mais il faudrait me donner quelque chose d'avance... Sans argent, je ne pourrais pas acheter le canot.

Luders ouvrit sa vareuse et en retira de son portefeuille un billet de mille francs qu'il tendit à l'ancien forçat.

— Je vous donnerai le reste quand tout sera prêt, lui dit-il. Maintenant, faites-moi voir ce que vous pouvez nous fournir en fait de vivres et de vêtements.....

Après avoir fait son choix, Luders déclara :

— Nous viendrons vers quatre heures du matin..... Nous nous habillerons et vous nous conduirez au canot. Où le trouverons-nous ?

— Sur le Maroni.....

— Le fleuve doit être très dangereux.....

— Si vous restez à proximité de la rive, vous n'aurez aucune difficulté.....

— N'oubliez pas de nous procurer une boussole.....

— Vous la trouverez dans le canot....

— Mettez aussi les vivres et les vêtements dans le canot, de façon à ce que nous ne perdions pas de temps à les embarquer au moment du départ.....

— Comme vous voudrez... Ce sera fait.

Luders serra la main de Coutelier et il s'en fut.

.....

Tai-Fung, le Chinois, faisait des efforts désespérés pour essayer de se délivrer de ses liens.

Mais Luders l'avait si bien attaché qu'il pouvait à peine faire un mouvement et le baillon que le légionnaire lui avait mis le suffoquait à demi.

Avec une patience extraordinaire, il se mit à user la corde qui le ligotait contre l'arrête d'une pierre qui faisait saillie dans le mur.

Malheureusement pour lui la corde était toute neuve et fort solide ; mais Tai-Fung, infatigable et obstiné comme un mulet ne se rebuta point de l'apparente stérilité de ses efforts.

Enfin après plus de deux heures, l'un des nœuds céda.

Tai-Fung laissa échapper un soupir de soulagement et, sans s'arrêter, il continua son lent et pénible travail. Ses poignets étaient tout en sang et il était à bout de forces.

Enfin, au moment, où, complètement épuisé, il allait

se laisser retomber sur le banc où Luders l'avait laissé, il sentit tout-à-coup les cordes se détacher complètement.

Dès que ses mains furent libres, il détacha le mouchoir que le légionnaire lui avait attaché autour du visage et il se débarrassa de son baillon.

Maintenant, il fallait sortir, et puis..... La haine le suffoquait... Le désir de se venger était plus fort en lui que tout autre sentiment.

Ce maudit légionnaire allait payer cher le vilain tour qu'il lui avait joué.

Le Chinois courut vers la porte et la trouva fermée à clef de l'extérieur.

Il fallait donc forcer la serrure.

Tai-Fung s'en fut chercher une barre de fer et il se mit en devoir de chercher à ouvrir la porte, mais ce n'était pas une tâche facile car la serrure était d'une solidité exceptionnelle.

Mais le tenancier ne perdait pas courage et il continuait ses efforts, malgré sa fatigue, car il voulait absolument sortir au plus tôt pour aller accomplir sa vengeance contre Luders.



Lentement, le soleil descendait à l'horizon.

Dans une heure allait venir la nuit, la nuit où les deux légionnaires allaient tenter de reconquérir la liberté qu'ils désiraient depuis si longtemps.

Luders se tenait sur la plage et il regardait au loin.

La liberté !... Revoir Leni !... Le bonheur !

N'était-ce pas un rêve ?... Un rêve trop beau pour se réaliser ?

Le cœur de Luders battait fortement.

Mais il ne fallait pas qu'il doute... Il ne devait pas avoir peur... Son plan était trop beau pour ne pas réussir... Il allait certainement parvenir à rejoindre Leni pour lui démontrer que ce n'était pas vainement qu'elle l'avait attendu pendant tant d'années, lui restant toujours fidèle et dévoué.

Dans deux jours, au maximum, il allait se trouver avec Haug en territoire étranger, hors d'atteinte et loin de tout danger.

Et, dans quelques semaines, il serait de retour dans son pays, auprès de sa fiancée.

CHAPITRE CCXII.

DANS LA LÉGION

Quand elle pénétra avec Max Erwig dans le bureau de recrutement de la Légion Etrangère, Leni était toute tremblante.

Très pâle, elle s'avança vers la table derrière laquelle l'officier de service se tenait assis. Il lui semblait qu'elle était sur le point de s'évanouir d'émotion, mais elle faisait de son mieux pour conserver un calme apparent.

Pour se donner du courage, elle ne cessait de se répéter que tout ce qu'elle faisait, elle le faisait pour l'amour de Fritz et elle puisait dans cette pensée la force de réagir.

Quand l'officier, après avoir inscrit Max Erwig, s'adressa à elle, il la trouva calme et maître de soi. Plus rien ne trahissait son émotion.

— Vous voulez vous engager dans la Légion ? lui demanda-t'il. Il me semble que vous êtes encore bien jeune.....

— Non... J'ai vingt et un ans.....

L'officier se mit à rire.

— Voilà qui me paraît un peu difficile à croire ! s'exclama-t'il. Pour que j'admette cela, il faudrait que je vois vos papiers.....

Leni demeura toute confuse.

— Mes papiers ? répéta-t'elle, ne sachant quoi répondre.

— Oui, vous devez certainement avoir des pièces d'identité, comme votre camarade... Ou bien, si vous ne voulez pas les montrer, c'est que vous devez avoir quelque chose sur la conscience, mais rassurez-vous... ici, on ne pose pas de questions indiscretes ! Je n'ai pas le droit d'exiger que vous me montriez vos papiers si ça ne vous plaît pas... Comment vous appelez-vous ?

— Karl Røder.....

— Bien... Et vous prétendez avoir vingt et un ans, n'est-ce pas ?

— J'ai vingt et un ans... C'est la vérité.....

— Ça n'a pas d'importance... Mais laissez-moi vous avertir de ceci que la vie est assez dure à la Légion..... Croyez-vous que vous pourrez supporter les fatigues de toute espèce qui sont imposés à nos soldats ?

— Certainement... J'ai toujours été habituée à des travaux très fatigants.....

— Tant mieux... De quel pays êtes-vous ?

Leni hésitait à répondre, mais l'officier vint à son secours.

— Mettons que vous êtes originaire de Lorraine, dit-il. Ce n'est qu'une formalité... Signez, maintenant... Demain, vous passerez la visite médicale et vous recevrez la somme à laquelle votre enrôlement vous donne droit...

Leni signa et l'officier appela un soldat pour la conduire à la caserne toute proche, de même que Max Erwig.

Le cœur de la jeune fille s'était de nouveau mis à palpiter avec violence, lui coupant presque la respiration.

Qu'allait-il arriver ?

Quand ils furent introduits dans la chambrée, les deux jeunes gens se trouvèrent parmi une quantité de nouveaux enrôlés qui les entourèrent en leur souhaitant gaiement la bienvenue.

Quelques-uns des hommes qui se trouvaient là avaient des physionomies peu rassurantes, de véritables têtes d'aventuriers. La plupart d'entre eux portaient sur leurs visages les empreintes d'une vie passée au milieu de pénibles difficultés matérielles et morales. Chacun d'eux avait l'air de cacher un mystère au fond de sa conscience.

Leni s'effraya en entendant quelques-uns de ces individus remarquer en la regardant avec attention :

— On dirait une femme travestie en homme !

Max Erwig protesta aussitôt et prit ouvertement la défense du pseudo Karl Røeder.

Leni fut bien contente quand sonna l'heure du repos et qu'un sous-officier vint donner aux légionnaires l'ordre de se coucher.

La plupart d'entre eux protestèrent, parce qu'ils se considéraient encore libres et qu'ils auraient voulu continuer de bavarder et de jouer aux cartes, mais la lumière fut bientôt éteinte, ce qui les obligea à se mettre au lit.

Peu après, des ronflements sonores commencèrent à se faire entendre dans toute la chambrée.

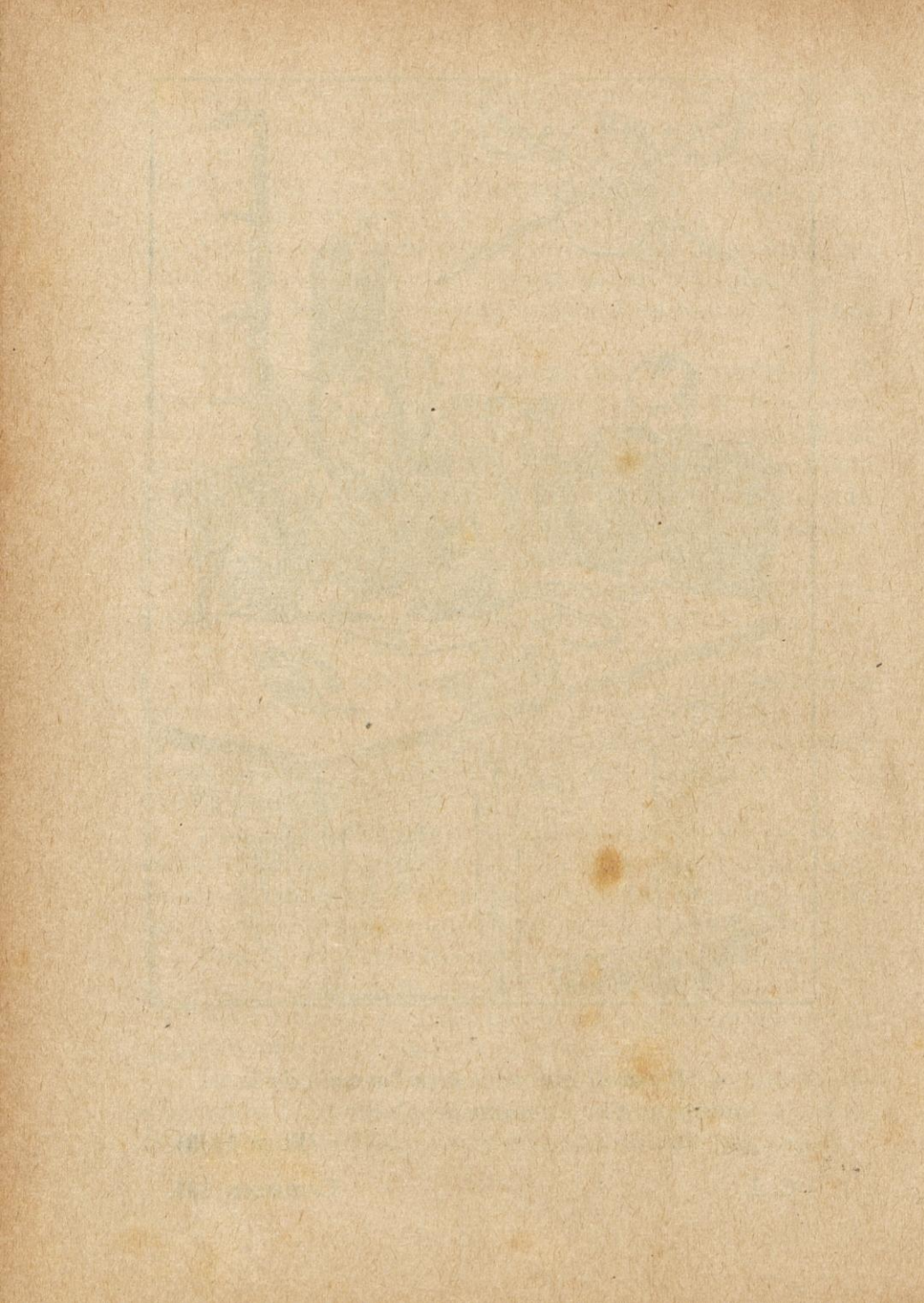
Mais Leni ne pouvait pas dormir, quoi qu'elle n'eut que très peu dormi la nuit précédente.

Le lendemain matin, elle allait devoir passer la visite médicale et elle se demandait comment elle allait se tirer de cette épreuve à laquelle elle n'avait pas pensé.



— Il paraît que vous êtes l'associé de la
patronne d'une maison de plaisir.....

(Page 1443).



Elle avait crû qu'il lui aurait suffi de se présenter au bureau de recrutement pour être enrôlée sans formalité d'aucune espèce.

Le médecin va surement découvrir la vérité ! se disait-elle... Tout le monde va se moquer de moi et l'on me mettra dehors, si tant est, que l'on ne me fait pas arrêter !

Et si elle profitait de l'obscurité pour s'enfuir ?

Elle se redressa et s'assit sur son lit.

Tout-à-coup, elle s'entendit appeler.

— C'était Max Erwig qui chuchotait :

— Tu ne peux pas dormir toi non plus, Karl ?

Avant de pénétrer dans le bureau de recrutement, ils avaient décidé de se tutoyer.

Se retournant vers son camarade, Leni vit qu'il la regardait fixement.

Au dehors, il y avait un beau clair de lune, et la salle en était vaguement illuminée.

— Non, répondit Leni. Je n'arrive pas à m'endormir.....

— Ça se comprend... Nous venons de faire un grand saut dans l'inconnu et nous ne pouvons pas savoir ce qui nous attend..... Nous avons vendu cinq ans de notre vie !

— Oui, mais il n'y avait vraiment pas autre chose à faire.....

— En effet, surtout en ce qui me concerne... Il y a des gens qui prétendent que la vie à la Légion est une vie d'enfer, d'autres qui en parlent tout autrement... Quoi qu'il en soit, cela vaudra toujours mieux que de crêver de faim dans la rue, ce qui me serait probablement arrivé si je ne t'avais pas rencontré.

Leni ne répondit pas. Elle craignait d'éclater en sanglots d'un moment à l'autre, car elle avait une peur terrible de ce qui allait arriver le lendemain.

Le matin venu, les nouveaux légionnaires furent réveillés par une sonnerie de clairons et un caporal les con-

duisit en troupe à la salle où ils devaient faire leur toilette. Puis ils se dirigèrent vers les cuisines où ils regurent leur soupe du matin.

Dès qu'ils eurent fini de manger, un sergent vint les chercher pour la visite médicale.

Leni se mordait les lèvres.

Qu'allait-il se passer ?

La présence de Max Erwig lui donnait du courage. C'était une grande consolation pour elle que de ne pas se sentir tout-à-fait seule et abandonnée en un moment aussi critique. Le jeune Alsacien faisait tout son possible pour lui témoigner sa reconnaissance et il avait pour elle des égards touchants.

Les volontaires furent introduits dans une assez vaste salle et disposés en rangs pour attendre la venue du du médecin-major.

Presque tous bavardaient à mi-voix, mais soudain on entendit des pas dans le corridor et le sous-officier commanda :

— Silence !

Une porte s'ouvrit et le major entra, accompagné d'un adjudant.

— Ce sont les nouveaux engagés ? demanda-t'il au sergent.

— Oui, Monsieur le major.....

Le médecin passa les hommes en revue, les regardant fixement l'un après l'autre, puis il dit en souriant :

— Ils ont tous l'air d'être bons pour le service !

Et après une courte pause, il s'enquit :

— Quelqu'un d'entre vous a-t'il quelque chose à me faire remarquer ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Vous êtes tous en bonne santé ?

— Oui, Monsieur le major...

— Tous robustes et vigoureux ?

— Oui, Monsieur le major...

— Eh bien, tant mieux... Je vous souhaite bonne chance mes enfants !

Ce disant, le médecin salua et sortit.

Leni ne revenait pas de sa surprise.

Le plus grand danger était passé et il lui semblait qu'elle vivait dans un rêve.

— Maintenant, dit le sergent, vous pouvez aller au bureau du sergent-major pour vous faire payer... Pour aujourd'hui, vous êtes libres... Amusez-vous bien... Demain, on vous donnera des vêtements militaires et vous commencerez votre service.

Leni et Max Erwig se dirigèrent ensemble vers le bureau où ils devaient recevoir leur argent et ils durent attendre leur tour assez longtemps.

Puis ils sortirent ensemble.

— Cette fois notre sort est décidé ! dit Max.

— Oui, répondit le pseudo Karl Roeder. C'est une nouvelle vie qui commence.

Erwig tendit la main à Leni.

— Nous resterons toujours ensemble, n'est-ce pas, Karl ? lui dit-il.

— Certainement, quoi qu'il arrive, nous tâcherons de ne pas nous séparer.

— Tu peux avoir confiance en moi Karl, parce que je te suis très reconnaissant de m'avoir sauvé de la misère... Sans toi, il ne me serait probablement pas resté d'autre ressource que de me jeter dans la Seine.

Puis il regarda Leni avec un air mélancolique et lui demanda :

— Et toi ?... Qu'est-ce que tu attends de la nouvelle que nous avons choisie ?

Leni sourit avec un air mystérieux.

La même chose que toi, répondit-elle. Oublier le passé et refaire ma vie....

Puis ils se mirent à parler d'autres choses cherchant à passer le plus agréablement possible cette dernière journée de liberté.

CHAPITRE CCXIII.

UN HEUREUX CHANGEMENT.

Esterhazy avait été conduit à la prison militaire et incarcéré dans une des cellules réservées aux officiers. C'était une pièce assez bien meublée, infiniment plus confortable, en tout cas, que celle où on avait enfermé Alfred Dreyfus en attendant son procès.

Il était parfaitement tranquille, se disant qu'il n'existait aucune véritable preuve de sa culpabilité et que, par conséquent, il n'avait rien à craindre.

Néanmoins, il s'ennuyait à mort. Ne sachant comment passer son temps et n'aimant guère la lecture, il ne cessait de boire et de fumer et il passait presque toute la journée étendu sur son lit.

Il était là, allongé sur sa couchette, une cigarette aux lèvres et ne pensant à rien, quand la porte de sa cellule s'ouvrit.

C'était le colonel Henry qui venait lui rendre visite.

— Enfin ! s'exclama le traître en se redressant. En voilà tout de même un qui a pensé à venir me voir !... Je commençais déjà à croire que tout le monde m'avait oublié !

Henry enleva son képi et ses gants, prit place sur une chaise et dit :

— On ne t'a pas oublié du tout... Au contraire.... Ton arrestation a soulevé une véritable tempête de commentaires... On ne parle plus que de toi... Nous sommes tous très inquiets....

— Moi, je ne le suis pas du tout, répondit Esterhazy en riant. Et si vous êtes inquiets, c'est bien fait pour vous ! Vous n'aviez qu'à ne pas me faire arrêter !

— Ce n'est pas nous qui sommes à blâmer pour cela, mon cher ami !... C'est toi seul !... Tu as agi avec une légèreté impardonnable et on dirait que tu as fait tout ce que tu as pu pour donner à tes ennemis l'occasion de porter plainte contre toi....

— Est-ce que tu es venu ici pour me faire des reproches ?

Ce disant, le traître alluma une autre cigarette. Il paraissait plus insouciant que jamais, tandis que le colonel Henry, au contraire, semblait fort préoccupé.

— On dirait que tu ne te rends même pas compte de la gravité de la situation, fit-il, — pour nous aussi bien que pour toi....

— Oh, toi, tu es incorrigible... Tu vois toujours tout en noir !

— Je t'assure, Esterhazy, que la situation est plus sérieuse que tu ne le crois... Néanmoins, l'on fera tout le possible pour te sauver, et c'est pour ça que je suis venu seul ici....

« J'ai reçu l'ordre de t'interroger et je veux te donner quelques conseils sur ce que tu devras dire quand le greffier viendra prendre le procès-verbal de ta déposition

Esterhazy se mit de nouveau à rire et déclara :

— Je ne dirai rien du tout, ce sera le plus sûr !

Henry réfléchit un instant, puis il répondit :

— Ceci n'est peut-être pas une mauvaise idée... Oui, je crois que tu as raison, après tout... Il est certain que tu as parfaitement le droit de refuser de parler inson'au moment de comparaître devant les juges....

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire..

A ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez ! cria le colonel Henry.

C'était le greffier du Conseil de Guerre.

Après avoir salué les deux colonels, il s'avança dans la cellule, déposa sa serviette sur une table et en tira une grande feuille de papier, s'apprêtant à prendre la minute de l'interrogatoire d'Esterhazy.

Henry adressa au traître un regard significatif et lui dit :

— Puis-je vous prier, colonel Esterhazy, de répéter en présence de Monsieur le greffier les déclarations que vous venez de me faire ?

Esterhazy jeta sa cigarette et s'assit sur le bord de son lit.

— Tout ce que j'ai à dire pour le moment, déclarait-il, — c'est que je me considère victime d'une infâme intrigue et que je suis stupéfait de ce que mes supérieurs aient jugé à propos d'ajouter foi aux calomnies ridicules que l'on a colportés sur mon compte.....

Puis, affectant un air de dignité offensée, le misérable se tourna de nouveau vers le colonel Henry en poursuivant :

— Oui, colonel, c'est une maladresse impardonna-ble que l'on a commise en me faisant arrêter... Est-ce que l'on ne comprend donc pas à l'Etat-Major, que mes ennemis voudraient me faire payer pour une faute commise par l'un d'entre eux ?.....

Henry remarqua avec satisfaction que les paroles qu'Esterhazy venait de prononcer paraissaient avoir fait une grande impression sur le jeune lieutenant qui avait été désigné pour remplir les fonctions de greffier, et il était bien content de voir que le misérable savait jouer son rôle avec une telle habileté de comédien. Il souhaitait de tout son cœur qu'Esterhazy se tire du mauvais

pas où il était tombé, non pas tant par amitié pour lui que parce qu'il avait grand peur d'avoir de graves ennuis lui-même si le traître était condamné.

Si les crimes d'Esterhazy étaient exposés au grand jour, il était plus que probable que sa propre faute serait également découverte. Par contre si le misérable était acquitté, comme il l'espérait, l'affaire Dreyfus serait définitivement ensevelie dans l'oubli et il n'y aurait plus rien à craindre, pas même de la part d'Amy Nabot, parce qu'il y avait déjà quelque temps que la méprisable créature avait disparu et que l'on n'entendait plus parler d'elle depuis qu'elle avait échoué dans une de ses entreprises.

S'adressant de nouveau au greffier qui le regardait avec une sorte de respectueuse admiration. Esterhazy reprit :

— Veuillez ajouter, lieutenant, que je juge inutile de me défendre.... L'accusation portée contre moi, part de trop bas pour que je condescende à m'en préoccuper et je me bornerai à attendre avec patience que l'on veuille bien reconnaître l'inanité de ces calomnies....

Le greffier écrivit tout ce que le traître avait dit, puis il le pria de relire le procès-verbal et d'y apposer sa signature.

Esterhazy signa d'un paraphe orgueilleux. Le lieutenant remit son papier dans sa serviette et se retira après avoir salué obséquieusement le hautain prisonnier ainsi que le colonel Henry.

Dès que le greffier fut parti, Esterhazy s'alongea de nouveau sur son lit et alluma une autre cigarette.

— Eh bien, Henry ? demanda-t-il. Est-ce que je n'ai pas bien joué mon rôle ?

— Si... Je te félicite...

— Et maintenant... Que va-t-il se passer ?

— Nous allons voir... Je vais me rendre tout de suite

au Ministère de la Guerre et je présenterai une requête pour demander ta mise en liberté provisoire.

— Bravo !... J'espère que tu réussiras, parce que je crève d'ennui dans cette maudite prison.. J'ai hâte d'aller faire un tour à Montmartre... Crois-tu que je pourrai déjà sortir ce soir ?

— Ce soir ?... Ça me paraît douteux, répondit Henry après avoir réfléchi un moment. Mais si tout va bien, tu pourras peut-être t'en aller demain...

Erterhazy mit une main sur l'épaule de son collègue et lui dit sur un ton confidentiel :

— Sois gentil, Henry... Tâche de t'arranger pour que je puisse déjà partir ce soir... Je t'assure que j'en ai assez de rester ici...

— Je ferai de mon mieux, mais je ne peux rien promettre...

— Je suis sur que tu réussiras si tu y mets de la bonne volonté, parce que tu as beaucoup d'influence au Ministère, surtout depuis que tu as pris la place de Picquart.

— Je te promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir. En tous cas, si on t'interrogeait encore, je te conseille de répondre encore comme tu viens de le faire. Ne cherche pas à discuter...

— Sois tranquille, mon cher. Il ne m'arrivera rien. J'ai la conscience tranquille et il faudra bien que l'on tienne compte des grands services que j'ai rendus à la France.

Le traître avait dit cela avec un tel sérieux et un air tellement sur de lui que le colonel Henry le regarda un moment avec stupéfaction.

Puis, comprenant que cette majestueuse tirade n'était qu'un effet de l'imperturbable cynisme d'un hypocrite consommé, il éclata de rire.

— Farceur, s'exclama-t-il.

— Farceur, moi ? se récria Esterhazy avec un air furieux.

— Qu'est-ce qui te prend donc ? Tu deviens fou ? Pourquoi dis-tu cela ?

— Sacrebleu... Tu es trop drôle, Esterhazy... Tu voudrais prétendre sérieusement que tu as rendu des services à la France ? Et c'est à moi que tu as l'audace de dire ça ?

— Parfaitement répliqua le traître en fixant sur son collègue un regard tout flambant d'une indignation parfaitement imitée. J'ai rendu de très grands services à la France et je ne te permets pas de douter de ce que je dis...

Le colonel Henry haussa les épaules avec un air agacé.

— Bien fit-il, n'en parlons plus... Au revoir... Et il sortit sans rien ajouter.

Esterhazy laissa échapper un soupir de satisfaction.

— Ça a marché encore mieux que je ne l'aurais cru se dit-il. Vraiment, je ne peux pas me plaindre. J'ai de la chance...

Puis il se mit à fredonner une chanson de café concert pour tuer le temps, comptant bien être remis en liberté le lendemain au plus tard, sinon le soir même.

.....

Deux heures plus tard, la porte de la cellule du traître s'ouvrit de nouveau, livrant passage à un capitaine suivi d'un sous officier qui tenait à la main l'épée du prisonnier.

Le capitaine salua et dit :

— Mon colonel, j'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai reçu l'ordre de vous rendre la liberté.

Puis, l'officier prit l'épée des mains de son subor-

donné et la tendit au traître qui remit tranquillement l'arme à sa ceinture.

— Merci beaucoup, capitaine, fit-il simplement.

Quelques instants après, un soldat apporta le manteau et le képi d'Esterhazy qui conservait une attitude froide et indifférente ne laissant rien voir de la joie intense qu'il ressentait.

La tête haute, il sortit de la prison et se mit à marcher dans les rues d'un pas rapide et allègre, éprouvant une indicible satisfaction de pouvoir de nouveau se promener librement.

L'espace d'un instant, sa pensée se reporta sur le malheureux Dreyfus qui, par sa faute à lui, devait souffrir d'indicibles tourments dans la plus horrible des captivités.

— Pauvre diable ! murmura-t-il ! Ça doit lui avoir été bien désagréable dans les premiers temps.. Mais maintenant, il doit surement être déjà habitué.

Et il n'y pensa plus.

Pourvu que lui même soit tiré d'affaire, n'était ce pas l'essentiel ? Les autres n'avaient qu'à se débrouiller aussi bien que lui !



CHAPITRE CCXIV.

DE NOUVEAUX NUAGES A L'HORIZON.

Quand il en eut assez de se promener, Esterhazy prit une voiture et se fit conduire chez son beau-père.

Il était curieux de savoir comment on avait accueilli la nouvelle de son arrestation.

Quand il entra dans l'appartement de Clara, il la trouva levée et en train de ranger du linge et des vêtements dans une grande malle.

— Comme je suis content de voir que tu n'es plus au lit, s'exclama-t-il. Tu as vraiment une mine superbe ma chérie je te félicite.

Et il s'avança vers elle pour l'embrasser, mais la jeune femme se recula vivement.

— Je te prie de ne pas me toucher, lui dit-elle sèchement.

— Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi...

— Diable ! Tu es encore de mauvaise humeur ? Qu'est-ce qui est encore arrivé ?

— Est-ce que tu te figures donc que je ne sais pas que tu as été arrêté ?

— Et c'est ça qui te mets de mauvaise humeur ? Il n'y a vraiment pas de quoi ! Mais après tout, j'aurais bien du le prévoir. Tu t'empresse toujours d'admettre

comme des vérités d'Évangile toutes les bêtises et toutes les calomnies que l'on invente sur mon compte.

— Tu appelles ça des bêtises et des calomnies ? s'exclama la malheureuse épouse. Tous les journaux en parlent et reproduisent l'accusation de haute trahison qui a été portée contre toi.

Esterhazy eut un geste d'impatience et répondit :

— Les journaux racontent ce qu'ils veulent, mais il me semble que toi, au moins, tu devrais être persuadée de ce que je ne suis pas capable d'avoir commis un crime de ce genre.

Clara fixa sur lui un regard douloureux.

— Il est inutile que tu continue de jouer la comédie, lui dit-elle. Je ne te crois plus. Tu m'as trop souvent trompée.

— Moi, je t'ai trompée ? Tu es absolument folle, ma petite Clara !... Après tout, tu peux dire tout ce que tu voudras, mais je t'assure que tes soupçons sont entièrement injustifiés. D'ailleurs, la preuve est devant tes yeux puisque je suis ici.

— On t'a remis en liberté ?

Esterhazy éclata de rire.

— Tu viens seulement de t'en apercevoir ? s'exclama-t-il avec un air railleur. Vraiment, tu es perspicace ! Mais pourquoi es-tu en train de faire ta malle. Aurais-tu l'intention de partir en voyage ?

— Oui...

— Comment se fait-il que tu ne m'en aie encore rien dit ?

— J'ai pris cette décision à l'improviste...

— Ah, je comprends ! Tu avais honte de rester à Paris tandis que ton mari était en prison, hein ?

Il y eut un instant de silence.

Clara leva vers son mari un regard incertain.

Il était facile de deviner qu'elle était en proie à une lutte intérieure.

Esterhazy parut avoir saisi la pensée.

S'approchant d'elle, il la saisit par les épaules et s'exclama :

— Tu ne partiras pas, Clara, as-tu compris ? Tu vas rester ici et tu viendras tous les jours te promener avec moi...

La jeune femme fit un signe négatif.

— Non, répondit-elle avec énergie. Je ne ferai rien de la sorte. Il ne m'est plus possible de vivre avec toi, j'en suis tout à fait convaincue à présent. Pour l'amour de nos enfants, j'avais voulu faire encore une tentative, mais toi...

— Naturellement... La faute est toujours à moi...

— Voudrais-tu donc prétendre que tu n'es pour rien dans ce qui vient d'arriver ?

— En tout cas, ce n'est pas de ma faute...

— C'est peut-être de la mienne ?

— Certainement... C'est toujours toi qui m'éloignes de la maison avec tes plaintes perpétuelles, tes larmes et les airs de victime que tu t'amuses à prendre... Ta façon d'agir devient de jour en jour de plus en plus insupportable, alors que j'aurais tellement besoin, au contraire de voir autour de moi des visages et sympathique, une épouse affectueuse et gaie...

— N'étais je pas ainsi quand je t'ai épousé ? C'est toi qui m'a transformée et qui m'a fait devenir triste et mélancolique.

— Assez, Clara ! Tu m'agaces, à la fin ! Moi, je t'ai toujours laissé tranquille. C'est toi qui as toujours insisté pour que je revienne vivre avec toi...

— Tu as la mémoire bien courte, Ferdinand ! La dernière fois, personne ne t'avais demandé de revenir... De toute façon, l'abîme qui nous sépare à présent est trop profond pour pouvoir jamais être comblé.

— Que veux-tu dire par là ?

— Je veux dire que je suis fermement décidée à demander le divorce...

Esterhazy éclata de rire.

— Ah, ah ! s'exclama-t-il. C'est à ça que tu voulais en arriver !... Je suppose que tout ceci est dû à mon cher beau-père, n'est-ce pas ? Mais tu te trompes si tu t'imagines que tu vas pouvoir te débarrasser aussi facilement de moi, ma chère Clara, parce que, moi, je ne suis pas du tout disposé à divorcer !... Tu n'as absolument aucune raison sérieuse à invoquer pour demander le divorce... Le fait que j'allais quelques fois me promener seul le soir et que je rentrais un peu tard n'est pas du tout suffisant...

— Tu oublies que tu sors de prison !

— J'ai été en prison à la suite d'une erreur pour laquelle va devoir me faire des excuses...

La jeune femme le regarda avec un air étonné.

Il y eut encore quelques instants de silence, puis elle demanda :

— Et pourquoi tiens-tu absolument à rester avec moi ? Ce ne peux certainement pas être à cause des enfants, parce que je me suis bien aperçue de ce que tu n'as aucune affection pour eux... J'ai pu constater, durant ces dernières semaines, que la vie de famille ne présente aucun attrait pour toi.

Esterhazy interrompit son épouse avec un geste d'impatience.

— Tu es ma femme et tu m'appartiens ! s'exclama-t-il. Et je saurai bien t'empêcher de me quitter.

— Aie au moins le courage de dire la vérité et d'avouer que si tu ne veux pas renoncer à moi, c'est uniquement à cause de l'argent.

— Si tu le sais, tu n'avais pas besoin de me le demander.. Tu aurais pu t'épargner toutes ces paroles inutiles !

— Misérable !